

## Spécial COVID-19 – Rubrique à brac

### Réflexions sur et autour de mon confinement

**Bernard Descossy**, à Verfeil (Haute-Garonne),

la 1<sup>ère</sup> semaine du « déconfinement » (11-17 mai 2020).

#### 17 mars-10 mai 2020.

Huit semaines de confinement. Le temps est venu pour moi, comme une nécessité, de faire un inventaire (incomplet sans aucun doute) et d'essayer de mettre en forme mes réflexions, mes « méditations » faites souvent au cours de promenades (j'ai pu ainsi jouer à Jean-Jacques Rousseau « Rêveries du Promeneur Solitaire »), alimentées par des lectures et des discussions avec Michèle, ma compagne (discussions souvent entrecoupées de fous rires et de « cris » d'indignation).

#### D'où je parle ?

Il est évident que l'on n'a pas le même vécu et le même regard si on vit dans de bonnes conditions matérielles, sans souci du lendemain, ou si on vit dans un petit espace, avec l'angoisse de perdre son travail, ou si l'on vit dans la rue, etc., les conditions de vie étant évidemment multiples.

Mon confinement a donc été relativement facile à supporter, malgré des moments d'inquiétude, me considérant comme « privilégié » (mais non comme **un** privilégié, que je ne suis pas) : une maison suffisamment grande pour deux personnes, un jardin, des possibilités de faire des promenades autour d'un village plaisant sans croiser quiconque (ou peu de monde) et surtout une vie agréable avec une personne aimée et aimante, curieuse de tout, aimant la vie.

Temps de la réflexion, temps de la compréhension, de la recherche de significations mais aussi temps de mise en perspective des mots et des expressions que l'on entend en boucle, car les mots, à force d'être manipulés (les fameux « éléments de langage » chers à nos communicants), perdent leur sens ou en sont détournés.

Ce « pas de côté » pour retrouver, revisiter le sens de certains mots et expressions, afin d'avoir ne serait-ce qu'une communication plus vraie.

**Deux remarques préliminaires** concernant cette crise d'un caractère inédit : son ampleur et sa gestion.

- D'une part l'ampleur de cette pandémie m'a fait penser aux feux de forêt, les « méga-fire » comme disent les Australiens, qui ont brûlé en 2019, plusieurs mois en continu, intenses, dévastateurs, et ceux qui ont également ravagé de vastes régions de Californie, Sibérie, Amazonie, Bornéo, Portugal.

Pandémie du Coronavirus et incendies ont, me semble t'il, trois caractères similaires : vitesse de propagation, impression d'encerclement (mais pas seulement impression, disons plutôt vécu, le confinement étant aussi un encerclement), mise en évidence de l'impréparation des Etats, de leur imprévoyance face à la pandémie et aux effets du changement climatique.

- D'autre part, les erreurs, les fautes, les carences initiales de l'Etat face à cette pandémie m'ont rappelé un livre que j'avais lu il y a déjà quelques années, le livre de **Marc Bloch** : « **L'Etrange Défaite** ».

**Marc Bloch** est un grand historien, médiéviste, cofondateur avec Lucien Febvre le l'Ecole (et de la revue) des « Annales », qui a renouvelé notre façon de penser et d'écrire l'histoire (en insistant sur l'histoire économique et sociale, sur l'histoire des mentalités, et non plus sur l'histoire événementielle, diplomatique, des Institutions), et qui a eu un rayonnement intellectuel très important. A sa demande, Marc Bloch est mobilisé malgré son âge, comme capitaine d'État-major en 1939, il a alors 53 ans et a participé à la première guerre mondiale. Il entrera dans la résistance en 1943. Arrêté en mars 1944, torturé par la Gestapo, il a été fusillé en juin 1944.

Il est donc témoin de la défaite, de la déroute de l'armée française de 1940, et écrit tout de suite après « **L'Etrange Défaite** », livre dans lequel il s'efforce de comprendre et d'analyser les raisons et les circonstances de cette déroute.

En vrac, citons :

- Le désordre de la mobilisation et l'impréparation de l'armée (manque de matériel),
- L'incapacité du commandement, avec le maintien d'officiers incompetents, souvent rivaux entre eux,
- La mauvaise organisation des liaisons et des transmissions des informations : ordres et contre-ordres, manque de transparence,
- Une bureaucratie trop fournie, ce qui a pour effet de diluer le sens des responsabilités et de paralyser la prise de décision,
- Un excès de confiance dans la Ligne Maginot « barrière » d'un autre âge conçue pour une guerre de position, alors qu'il aurait fallu penser en termes de guerre de mouvement – une guerre de retard ! etc.

N'y a-t'il pas quelques similitudes entre l'attitude des dirigeants de 1940 et nos dirigeants actuels ? Ce « retard à l'allumage », ce manque de perspective de nos élites, ces dysfonctionnements révélés par l'irruption du virus, sont-ils aussi un « mal français » ?

Ces remarques préliminaires étant faites, j'aimerais maintenant essayer de réfléchir sur quatre notions et expressions qui ont des effets concrets sur notre vécu et nos relations :

- La notion de confinement
- La notion de distanciation sociale
- La notion de masque
- L'expression « prenez soin de vous »

**Albert Camus** : « *mal nommer les choses, c'est ajouter aux malheurs du monde* ».

## Le confinement

Cette notion me paraît un peu effrayante. Pourquoi ce terme et pas un autre ? pourquoi ne pas employer la notion de « repli » (notion beaucoup plus dynamique, car elle suppose un « redéploiement », c'est tout de même autre chose que « déconfinement ») ou bien la notion de retrait, de retraite (avec son côté spirituel) ?

« Confinement » a plusieurs sens, avec toujours un sens d'obligation : la quarantaine (terme médical), l'assignation à résidence, l'internement, l'enfermement, la relégation (termes judiciaires et politiques), le sens aussi de confinement, en physique nucléaire : confinement des matières radioactives dans un réacteur (hautement explosif !).

Confiner, c'est mettre à l'écart, à l'isolement, au rebut, au rencart (cf. les Ehpad).

Mais que signifie cette idée de déconfinement par tranches d'âge : les plus de 70 ans, « restez chez vous ! », qui a entraîné un début de polémique ?

A quel âge est-on officiellement vieux ? à 50 ans - dans l'entreprise on considère encore fréquemment qu'un salarié de plus de 50 ans n'aura pas la capacité de s'adapter à un nouveau logiciel, et à 60 ans, n'en parlons pas ! - à 65 ans ? à 70 ans ? et à 70 ans, on devrait décider pour nous (pour notre bien-être, bien-sûr) ? Mais c'est nous dénier la capacité de penser par nous-mêmes, c'est nous INFANTILISER !

Le confinement a modifié nos repères, notre perception de l'espace, notre propre vision du temps qui passe.

Limitation et réduction (plus ou moins grandes) de l'espace, espace de protection face à un monde extérieur plein de menaces, mais aussi espace d'étouffement, où l'horizon se réduit, où l'on « tourne en rond », l'espace étant alors vécu comme un enfermement.

Le confinement est vécu également comme une limitation et une réduction du temps. Le temps a alors une autre nature, une autre couleur. Il est comme « suspendu », il se ralentit. Nous entrons alors dans le domaine de la lenteur. Ces nouvelles contraintes peuvent être vécues comme un appauvrissement ou comme un enrichissement.

Je me souviens du poème d'**Henri Michaux**, « **La Ralentie** » (in « L'Espace du dedans ») :

*« Ralentie, on tâte le pouls des choses ; on y ronfle ; on a tout le temps ; tranquillement, toute la vie. On gobe les sons, on les gobe tranquillement ; toute la vie. On vit dans son soulier. On y fait le ménage. On n'a plus besoin de se serrer. On a tout le temps. On déguste. On rit dans son poing. On ne croit plus qu'on sait. On n'a plus besoin de compter. On est heureuse en buvant. On est heureuse en ne buvant pas. On fait la perle. On est. On a tout le temps. On est la ralentie. On est sortie des courants d'air. On a le sourire du sabot. On n'est plus fatiguée. On n'est plus touchée. On a des genoux au bout des pieds. On n'a plus honte sous la cloche. On a vendu ses monts. On a posé son œuf, on a posé ses nerfs. »*

**On a posé son œuf, on a posé ses nerfs.**

## La tyrannie du temps !

Le manque de temps dans un monde sans cesse en mouvement, en état d'urgence, saturé d'écrans, avec toujours plus d'efficacité, de rapidité, de rentabilité, une des pathologies de l'homme moderne. **Jérôme Baschet** (historien médiéviste, lui aussi) écrit dans l'introduction de son livre « **Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits** » :

*« Nous manquons de temps. Chaque journée est une course contre la montre, au travail comme hors du travail. Il y a des pauses, bien-sûr, des plages de repos. Mais les minutes qui défilent sur les écrans partout autour de nous et sur les portables toujours à portée de main, ne permettent guère d'oublier ce temps mesuré qui finira toujours par nous rappeler tel ou tel devoir-faire, telle ou telle urgence....Nous sommes en état d'urgence permanent....c'est une constante obligation d'immédiateté qui s'impose à tous....L'informatique et Internet ont été de formidables amplificateurs de la dictature de l'urgence. Et l'on peine à imaginer l'époque, pourtant pas si lointaine, où l'on écrivait encore des lettres manuscrites, le temps et le soin que l'on prenait à les rédiger, le rythme des échanges qui en découlait et qui, aujourd'hui, serait tenu pour insupportable....le temps manque dans le travail où la pression exigeant davantage d'efficacité et de productivité est l'une des composantes d'un stress qui aboutit au burn-out et parfois au suicide, ou alors – sous l'effet d'une tension d'autant plus insupportable qu'elle s'attache à une activité dont on finit par ne plus saisir le sens – au décrochage et à la désertion. »*

Déprimant !

Ce confinement, quand les conditions le permettent bien entendu, peut être l'expression et la recherche du « bon usage de la lenteur » et du « sel de la vie ».

Deux livres : « **Du bon usage de la lenteur** » de **Pierre Sansot** (mort en 2005)

« **Le sel de la vie** » de **Françoise Héritier** (morte en 2017)

**Pierre Sansot**, professeur de sociologie à l'Université de Montpellier, si atypique, tellement attachant, s'intéressant aux petites choses du quotidien qui donnent sens à la vie des gens ordinaires (les « *gens de peu* », comme il les nomme avec respect et bienveillance, affection et tendresse) : le camping, le bricolage, la pétanque, le rugby, etc. mais aussi à la beauté des paysages, à la pratique et au goût de la conversation, à la promenade, que dit-il à propos de la lenteur ?

Qu'est-ce que la lenteur ? C'est ne pas brusquer le temps, c'est vivre le sentiment de la non-urgence, c'est augmenter sa capacité d'accueillir le monde, de se montrer attentionné aux autres, d'apprendre à écouter, à attendre, à regarder, à rêver, à flâner, c'est « *Carpe Diem* ».

*« Flâner, ce n'est pas suspendre le temps mais s'en accommoder sans qu'il nous bouscule. »*  
*« Les rêveurs, ceux qui contemplant ou qui prient, qui aiment silencieusement ou qui se contentent du plaisir d'exister, dérangent et sont stigmatisés. »*

Cela me fait penser aussi à **Dom Robert**, ce moine bénédictin du monastère d'En Calcat (Tarn), créateur de magnifiques tapisseries (on peut en voir plusieurs au Musée Dom Robert à Sorèze – Tarn), qui écrivait :

*« Une promenade sans but, aux détours imprévus, aux rencontres soudaines, aux surprises curieuses, aux découvertes trouvées à chaque pas, apporte plus de richesses qu'une marche ardue et tendue vers un idéal laborieusement poursuivi. »*

**Françoise Héritier**, quant à elle, anthropologue au Collège de France, élève de Claude Lévi-Strauss, dans « Le Sel de la vie » nous réapprend à regarder les choses qu'on ne voit plus, les petits plaisirs, les détails qui font sens pour tout le monde, de ces moments fugitifs, qui, accumulés, forment ce « *terreau émotif* » (quelle belle expression !) partagé par d'autres.

Réjouissant !

## **La distanciation sociale**

Un mètre, 1,50 mètre, deux mètres, cela s'appelle une distanciation physique.

Il y a une distanciation sociale dans une société de castes comme en Inde ( la première fois que nous sommes allés en Inde nous avons été frappés Michèle et moi, de voir que dans un lieu comme Connaught Place à New Delhi, qui est un des points centraux de la ville moderne, bondé de monde, les gens ne se touchaient pas, s'évitaient - sans doute de peur de toucher quelqu'un de caste inférieure). Alors pourquoi employer ce terme ?

Cette notion me semble révélatrice de quelque chose, de l'état de notre société, à savoir, les inégalités sociales (exacerbées par l'irruption du coronavirus), mais aussi et surtout de la discrimination, souvent teintée d'arrogance, de nos soi-disant « élites » envers ces « gens de peu » chers à Pierre Sansot.

**Patrick Boucheron**, historien médiéviste (encore un !), professeur au Collège de France, titulaire de la chaire Histoire des Pouvoirs en Europe Occidentale XII-XVI ème siècles, dit dans un entretien avec Joseph Confavreux de Médiapart :

*« le propre du pouvoir contemporain consiste à prendre des mesures d'éloignement – entendons : mettre à distance, parfois envoyer au diable, pas toujours hors d'état de nuire, mais en tout cas, hors de vue. Cette question de la distance qui nous obsède aujourd'hui – et qui risque de devenir notre quotidien – a été expérimentée sur les plus fragiles et les indésirables qui ont été cantonnés, confinés, éloignés. »*

Cette explosion des inégalités est, nous le savons bien, le résultat de l'économie néolibérale dans laquelle nous vivons. Rappelons-en quelques valeurs fondamentales :

- La concurrence : qui dit concurrence, dit compétition – il y a un gagnant, il y a un perdant – ou plutôt quelques gagnants (peu) et beaucoup de perdants (de plus en plus) ;

- Le culte du profit : le culte de l'argent, le fétichisme de l'argent. Plus j'en ai, plus j'en veux ! comme Oncle Picsou qui aimait se baigner dans une piscine remplie de pièces d'or ;
- La marchandisation : nous ne sommes qu' « homo économicus », produire, consommer ! par exemple, le «*moral des ménages*» est en hausse c'est parce que nous avons bien consommé, il est en baisse, nous ne sommes pas allés au supermarché ou sur Amazon acheter des produits confectionnés à l'autre bout du monde par de pauvres gens souvent exploités jusqu'à la moelle. Parce qu'ici dans nos pays, le travail coûte cher.  
Ah ! le concept magnifique du « coût du travail » ! Moi qui ai été chef d'entreprise, je sais que le travail produit avant tout de la valeur ajoutée, non seulement économique mais sociale. Le balayeur produit de la valeur ajoutée sociale, parce que s'il n'est pas là, nos rues sont dégueulasses, le facteur produit de la valeur ajoutée sociale, non seulement il distribue le courrier, mais il peut discuter quelques minutes avec la mamie qui ne voit que lui dans la journée (enfin je devrais écrire « pouvait » car lui aussi est soumis à la rentabilité), l'auxiliaire de vie produit de la valeur ajoutée en s'occupant de nos anciens.  
Il en est ainsi de tous les travailleurs : le travail ne coûte pas, il produit de la valeur.
- Cet homo-économique est « unidimensionnel » (cf. **Herbert Marcuse**) = ONE WAY, TINA (« There is no alternative » comme le disait cette chère Margaret Thatcher), c'est l'ère de la pensée unique, la « mondialisation heureuse ».

**Bernard Marris**, qui fut professeur d'économie à l'Université de Toulouse, assassiné en 2015 lors de l'attentat de Charlie Hebdo, écrit dans son « **Anti-Manuel d'Economie** » :

*« Cet ultra-individualisme calculateur auquel nous soumet la raison marchande est sans doute le contraire de l'épanouissement individuel, la mort de toute liberté, de tout hasard, la soumission de chacun à la musique éternelle des prix, des marques, des slogans d'achat, tandis que nous tournons comme des hamsters dans la petite roue de notre « vie active » à tuer le temps en le transformant en marchandise. »*

## Le masque

Portons-le ! Cette « barrière » est censée nous protéger. Le masque est surtout utile pour celles et ceux qui nous soignent, nous nourrissent, nous ravitaillent. Mais c'est l' « Arlésienne », ce masque ! Au début, on n'était pas obligé d'en mettre, obligés : obligatoire (sinon nous sommes punis ! il y aura des sanctions !). il y en a, ils vont arriver, ils ne sont toujours pas là, mais bientôt, et bla bla bla, et bla bla bla... Au fait, nos responsables ont omis de nous dire que début mars, il y en avait très peu (cf. articles du Monde du 5 au 9 mai 2020 de Gérard Davet et Fabrice Lhomme sur la gestion des stocks : pénurie due à la destruction et au non –renouvellement, imprévoyance).

Consternant !

Si le masque est symbole de protection, il est aussi symbole de distanciation, d'anonymat (nous nous ressemblons tous, pendant des mois, nous allons tous nous balader en étant méconnaissables), de défiance, l'autre étant source potentielle de danger, défiance pouvant aller jusqu'à l'inimitié.

Pour **David Lebreton**, anthropologue, spécialiste des représentations et des mises en jeu du corps humain (il a par exemple étudié la signification du tatouage), le masque est un paravent, c'est-à-dire, un « *moment de suspension du visage* ».

**David Lebreton**, dans son livre « **Des visages, essai d'anthropologie** », nous dit : le visage est le lieu de reconnaissance de l'autre ; c'est à travers lui que nous sommes nommés, reconnus, identifiés à un âge, un sexe (technologie de reconnaissance faciale). Les mouvements du visage sont le signe d'une expressivité qui se donne à voir, à déchiffrer, par ses mimiques, par la direction du regard, par le port de tête.

*« A travers ce modeste alphabet, les affects façonnent les traits du visage humain. Ils se traduisent en signes grâce à la plasticité de la figure humaine et à la multitude des combinaisons possibles entre ses différentes composantes (yeux, sourcils, paupières, lèvres, langue, front, bouche, regard, etc.), un immense domaine d'expressions est susceptible d'accueillir toute une gamme d'affects sur le même visage, de les traduire aux yeux des autres en les rendant compréhensibles et communicables. »*

Une modification ne concernant qu'un seul élément du visage change aussitôt son caractère et son expression. Plus loin, il écrit :

*« Entrer dans la connaissance des autres implique de leur donner à voir et à comprendre un visage investi de sens et de valeur. De toutes les zones du corps humain, le visage est celle où se condensent les valeurs les plus hautes : matrice d'identification où miroite le sentiment d'identité, où se fixe la séduction, les nuances innombrables de la beauté ou de la laideur. Valeur si élevée que l'altération du visage qui montre une trace visible de lésion, est vécue comme un drame, à l'image d'une privation d'identité ».*

Le masque efface totalement ces singularités.

Le port du masque va même effacer une partie de communication non-verbale, le sourire, les rictus, les grimaces. Il va également effacer toute possibilité de communication pour les malentendants qui lisent sur les lèvres (lecture labiale), alors comment comprendre son interlocuteur si on ne voit plus ses lèvres ? Double peine : isolement et non-communication.

### « Prenez soin de vous »

M'entendre dire « prends soin de toi », m'a fait du bien. Cela veut dire que nous comptons pour ceux qui nous le disent. Mais attention, il ne faudrait pas que cette expression devienne une formule toute faite, que l'on répète machinalement. Je rajouterai : « prends soin de toi et des autres, de tes proches, de ton entourage ».

Le confinement (mais déjà bien avant avec la maladie) m'a appris une chose : c'est que j'avais **envie** des autres, que j'avais **besoin** des autres, envie d'être protégé et d'être protecteur, besoin d'être protégé et besoin de protéger.

Avec le soin, il y a de la confiance, une confiance réciproque, de l'empathie (qui nous fait éprouver ce que les autres ressentent), de la solidarité.

**Akira Kurosawa**, le cinéaste japonais mort en 1995 l'exprime très bien dans **Madadayo**, son dernier film (sorti en 1993). Superbe film ! Les élèves d'un vieux professeur organisent chaque année un repas en son honneur : celui-ci donne lieu à un rituel immuable : les élèves demandent à leur « *Sensei* » (« maître » en japonais) : *Maadakai ?* (« êtes-vous prêt ? », sous-entendu : « à nous quitter », le professeur répond : *Madadayo* (« pas encore »). Quelle confiance magnifique entre ce vieux maître et ses élèves ! Et quand le maître devenant de plus en plus âgé, perdra pied, ses élèves seront là, présents, prenant soin de lui pour l'accompagner dans ses errements et ses souffrances.

**Cynthia Fleury**, philosophe et psychanalyste écrit dans son livre « **Le soin est un humanisme** » :

*« Le soin est la base qui fait que l'on peut rendre notre monde habitable. Et ce soin est la vérité clé de la démocratie. Cette invention de la solidarité est le premier geste en démocratie ».*

Voilà ! Faire l'éloge du soin, de la confiance réciproque, de la solidarité, de l'altruisme, de l'empathie, du bien commun pour que vive une vraie démocratie, c'est faire l'éloge de valeurs fondamentales d'un monde nouveau. Non seulement faire l'éloge de ces valeurs, mais surtout les appliquer le plus vite possible.

## Et maintenant ?

Certains disent que le monde après la pandémie ne sera et ne doit plus être le même ( Plus jamais ça !). **Bernard Marris** le dit :

*« Et si l'économie, la concurrence et le nivellement par le bas n'étaient pas notre destin ? »*

Changeons de « paradigme », mot pédant pour dire changeons de modèle, de façon de produire, de consommer, de façon de vivre. Ce n'est pas gagné.

*« Les chocs épidémiques sont davantage des révélateurs que des transformateurs sociaux ».*

Nous dit **Patrick Boucheron**, qui travaille sur la **Peste Noire** (1347 – 1352), qui a tué entre un tiers et la moitié de la population européenne, soit la pire saignée démographique de l'histoire des épidémies. Car nous vivons dans l'incertitude d'un futur flou, inquiétant, dans les domaines de la santé, de l'emploi, de l'enseignement, des problèmes climatiques et écologiques, etc. et il nous faudra « **Conjurer la Peur** » (**P. Boucheron**).



Dans des entretiens donnés au journal *Le Monde* (les 17, 19 et 20/04/2020), **François Julien** (philosophe, grand connaisseur de la pensée grecque et de la pensée chinoise) et **Edgar Morin** (sociologue, âgé de 99 ans) s'interrogent sur cette crise que nous traversons.

**François Julien** explique pourquoi cette épreuve peut être l'occasion de faire surgir de nouveaux possibles, tant sur le terrain politique que sur le plan éthique.

### **Qu'est-ce qu'une crise ?**

Selon sa racine grecque, la « crise » est ce qui « tranche » :

*« Elle est le moment critique et dramatique qui tranche en des possibles opposés ».*

Dans la tradition de la pensée chinoise, la crise (« *Wei-Ji* ») est à la fois danger et opportunité :

*« La crise s'aborde comme un temps de danger à traverser en même temps qu'il peut s'y découvrir une opportunité favorable, et c'est à déceler cet aspect favorable, qui d'abord peut passer inaperçu, qu'il faut s'attacher, de sorte qu'il puisse prospérer. »*

C'est donc l'occasion de faire surgir de nouveaux possibles, de gagner en lucidité.

*« La lucidité n'est ni l'intelligence, ni la connaissance, mais la capacité de tirer parti du négatif traversé. Elle permet de choisir plus effectivement sa vie : de désinvestir ce qui dans sa vie n'est plus porteur ou est tari, et par la suite, de mieux investir, en revanche, ce qui, passé au crible de la vie, apparaît non plus illusoire, mais ouvrant de la vraie vie ».*

Quand un monde se meurt, on aimerait bien que du nouveau surgisse, mais cet émergent, nous avons souvent la difficulté à le définir, et à le transformer.

**Edgar Morin**, quant à lui, trouve que l'autonomie et l'inventivité ont été stimulées par la crise, avec ce foisonnement d'imaginations collectives. Il appelle, lui aussi, à nous interroger sur notre mode de vie, sur nos vrais besoins, nos vraies aspirations. Dans une belle envolée, il nous dit que la crise :

*« ... devrait ouvrir nos esprits sur l'essentiel : l'amour et l'amitié pour notre épanouissement individuel, la communauté et la solidarité de nos « je » dans des « nous », le destin de l'humanité dont chacun de nous est une particule ».*

Entièrement d'accord, « *Sensei* » !

Mes cher(e)s ami(e)s, j'espère ne pas vous avoir trop ennuyé(e)s avec mes réflexions et « rêveries ». Et comme disent les Catalans (ah ! les racines !) :

SEMPRE ENDAVANT, MAÏ MORIREM  
*Toujours en avant, jamais nous ne mourrons.*

